

Auguste Viatte : 1901-1993

Autor(en): **Hauser, Claude**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **97 (1994)**

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Auguste Viatte 1901-1993



*Officier de la Légion d'honneur
Officier de l'Ordre national du Mérite (France)
Officier des Palmes Académiques
Détenteur de l'Ordre de la Francophonie
Grand Croix de l'Ordre Honneur et Mérite (Haïti)
Commandeur de l'Ordre du Lion (Sénégal)
Docteur Honoris Causa de l'Université Laval (Québec)
Citoyen d'honneur de la ville de La Fayette (Etats-Unis)
Bourgeois d'honneur de la ville de Porrentruy*

Une vie dans le siècle

Par Claude Hauser

A la fin de l'an passé, Auguste Viatte a pris congé d'un siècle qu'il a traversé presque d'un bout à l'autre. Dans la simplicité et la discrétion, entouré des siens, au pied de sa chère Montagne Sainte-Geneviève, à Paris, où il a choisi l'ultime repos.

A l'image de l'ample respiration séculaire, la destinée d'Auguste Viatte n'est pas de celles que l'on enferme rapidement et aisément entre deux dates. Sa vie fut animée par un grand souffle: celui d'un esprit ouvert sur le monde, tendant à l'universel, qui se réalisa pleinement dans l'étude d'une littérature française qu'il aimait à considérer sans frontières.

Si des études brillantes éloignèrent rapidement le fils du docteur Germain Viatte de son Porrentruy natal (il en devint bourgeois d'honneur en 1981), le jeune intellectuel, comme le professeur et homme de lettres à la réputation internationale, ne renia jamais ses racines jurassiennes. Bien plus qu'un simple port d'attache dans une vie marquée par la passion des voyages, le Jura représentera pour Auguste Viatte cette «série de liens entre la Suisse et la France», ce petit pays de culture française à la défense et à l'illustration duquel il eut à cœur de contribuer, loin de la bruyante avant-scène politique. Il confiait ainsi aux initiateurs de l'Institut jurassien des sciences, des lettres et des arts, qu'il rejoignait en 1951: *«Votre but coïncide avec un de mes vœux les plus chers: stimuler l'activité de l'esprit dans notre petite patrie jurassienne que sa position géographique et son rôle de charnière prédestinent à un rayonnement beaucoup plus important que ne le supposerait le chiffre de sa population.»* Auguste Viatte contribua lui-même largement à ce rayonnement, de son *Xavier Stockmar vu de France* paru en 1932, alors que le Jura s'affirmait «terre romande», aux articles qu'il consacra à son petit pays dans le journal *Le Monde*. Avec, toujours, le souci «d'affermir le Jura dans sa double vocation: incarner en Suisse une tradition authentiquement française tout en servant d'intermédiaire entre elle et les autres composantes de l'âme helvétique».

Sa passion pour les lettres françaises, Auguste Viatte aimait à la transmettre. Il en fit son métier, qu'il exerça d'un côté et de l'autre de l'Atlantique, dans plusieurs hautes écoles. Il fut professeur de littérature française aux Universités de Laval (Québec) de 1933 à 1949 et Nancy, puis à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich de 1952 à 1967, et enfin au Centre d'études littéraires francophones de Paris. Cette brillante

carrière reflète l'idéal de celui qui aimait à dire: «Je ne suis en exil ni en France, ni dans aucun pays de langue française.» Elle est également la traduction concrète et vivante d'une approche comparée de la littérature française, étudiée de préférence dans ses rapports avec les civilisations, qu'Auguste Viatte avait mûrie à l'école de ses maîtres de la Sorbonne, Fernand Baldensperger et Paul Hazard. Des *Interprétations du catholicisme chez les Romantiques* à l'*Histoire comparée des littératures francophones*, en passant par un *Victor Hugo et les illuminés de son temps* et une *Anthologie littéraire de l'Amérique francophone*, l'œuvre littéraire considérable, d'Auguste Viatte demeurera.

Intellectuel de grand format par son érudition et son esprit de synthèse, Auguste Viatte fut également un «homme du monde»: par la distinction et la courtoisie qui émanaient de sa personnalité bien sûr, mais aussi et surtout par le regard attentionné qu'il porta au long de sa vie sur le destin de ceux qui l'entouraient, du proche au lointain. Les fondements de cet aspect moins connu de la vie d'Auguste Viatte sont à rechercher dans l'approfondissement d'une foi vécue, héritée de ses racines familiales, et participant du renouveau spirituel catholique dans lequel s'épanouit le jeune étudiant à Fribourg et à Paris. Actif au sein des *Equipes sociales*, que lança dans les années 1920 le professeur Robert Garric, proche collaborateur des revues intellectuelles catholiques *La Vie intellectuelle* et *Sept*, Auguste Viatte y concrétisa un idéal de chrétien engagé. Cette spiritualité ouverte, soucieuse de la liberté de l'Homme tout en étant attentive à ses responsabilités face au monde, guida également Auguste Viatte dans ses prises de position courageuses contre la montée des totalitarismes à la fin des années 1930, puis au cours du second conflit mondial, l'amena à jouer un rôle en vue dans les mouvements de résistance gaullistes actifs au Québec.

A l'âge de 28 ans, docteur en Sorbonne, Auguste Viatte, publiait dans l'*Almanach catholique du Jura* «quelques aperçus sur notre siècle». Dans la fougue de sa jeunesse, il avait choisi d'intituler *Optimisme* ces quelques pages de réflexion philosophique. Soucieux de ne pas voir le monde répéter les trop nombreuses erreurs du passé, il appelait de ses vœux un XX^e siècle humaniste et chrétien, où chacun aurait pour «règle de conduite de ne pas tourner le dos à son époque, mais d'utiliser ce qu'elle a de bon».

Nous quittant avec le siècle, Auguste Viatte nous laisse une grande œuvre, et ce message.

Auguste Viatte: l'homme et l'œuvre¹

«Facettes d'une vie»: l'intitulé donné par Auguste Viatte à ses mémoires jamais achevés pourrait fort bien s'appliquer à l'évocation de ces quelques souvenirs, glanés au long d'un itinéraire où l'homme et l'œuvre apparaissent intimement liés. Sans prétendre embrasser l'ensemble de la vie d'Auguste Viatte, les documents présentés et commentés ci-après souhaitent simplement en éclairer quelques-uns de ses aspects. Et surtout laisser chaque lecteur apprécier la richesse du regard porté sur le monde, au fil de la plume, par le regretté disparu.

LE VOYAGEUR AU CONTACT DES CIVILISATIONS ORIENTALES

Le voyage tenait une place importante dans la vie d'Auguste Viatte. Plus qu'un simple violon d'Ingres, il représentait pour l'homme de lettres cosmopolite une étape importante dans sa démarche vers la connaissance, une façon directe d'aborder le réel, en évitant de se confiner aux seuls enseignements théoriques.

Les voyages que le jeune professeur au Hunter College de New York entreprend en Asie entre 1928 et 1929 sont à la source d'une longue passion pour l'Extrême-Orient. Admirateur de la civilisation chinoise, il fait partager ses impressions de la Chine aux lecteurs de la *Revue des Jeunes*, de la *Revue bleue* et du *Correspondant*. Dix ans plus tard, lorsqu'éclate la guerre sino-japonaise, Auguste Viatte en est le chroniqueur très informé dans la revue dirigée par les Dominicains de Paris: *La Vie intellectuelle*. Rassemblés et synthétisés dans deux recueils parus en 1938 et 1942², ces commentaires révèlent le souci immédiat de leur auteur de faire mieux comprendre la situation en Orient: pour Auguste Viatte, il s'agit d'éviter que les Européens ne portent des jugements trop hâtifs et infondés sur cette partie du monde, afin de sauvegarder les chances d'une paix menacée. Plus largement, ses analyses reflètent également un aspect important de son œuvre: alors que beaucoup d'intellectuels européens s'enferment entre les deux guerres dans une stérile et dangereuse *Défense de l'Occident*, Auguste Viatte manifeste quant à lui un constant esprit d'ouverture vis-à-vis des cultures de l'Asie, tentant de maintenir les liens entre les civilisations du Vieux Continent et de

l'Orient. Selon lui, l'Europe ne peut en effet que s'enrichir au contact de «ces Orientaux qui, ayant fécondé leur monde d'idées et de sentiments par le contact avec le nôtre, ne l'ont pas abjuré pour autant, mais rêvent de l'épanouir en un humanisme global»³.

Sur la route de l'Extrême-Orient, à la fin de l'année 1928, Auguste Viatte découvre une Inde à la recherche d'elle-même. Observateur attentif et perspicace, sachant saisir l'essentiel d'une culture dans les détails du quotidien, il transcrit de façon savoureuse et éclairante les souvenirs de sa rencontre avec le Mahatma Gandhi...

Extrait du carnet de voyage d'Auguste Viatte

«11 octobre 1928. Départ de Bombay, hier soir; voyage de nuit: j'occupe une couchette du haut, je dors mal; arrivé ce matin à Ahmadabad. Je prends immédiatement le train pour la résidence du Mahatma Gandhi. Mais, comme la gare est loin de l'«Ashram» ou de la maison du Maître (une gare invraisemblable, sans passage à niveau: il faut enjamber ou contourner les wagons pour la traverser), je fais un bout de chemin en pleine campagne. (...) J'entre dans une maison pour me renseigner: les gens qui m'accueillent – une femme, puis un homme – me saluent en joignant les mains, avec une révérence; ils me demandent si je ne veux pas du thé, ou si quelque autre chose peut m'être agréable... Et je me dis que peut-être Gandhi a trouvé le bon moyen de régénérer ce peuple, en remontant à ses traditions propres, en restituant sa pureté à cette vieille civilisation patriarcale qui s'est corrompue. – La méthode ne vaut-elle pas mieux que celle des missionnaires? J'entre dans le jardin du Maître. Et j'y trouve deux pèlerins, attirés par sa renommée, et venus pour le voir – un d'entre eux, celui qui sait l'anglais, est apprenti à Bombay – Le Maître est dans son lit: je le vois du dehors, qui lit son courrier, et dicte les réponses à une jeune femme accroupie à ses pieds. La chambre, comme presque toutes les chambres indoues, aurait chez nous l'air d'une buanderie. Enfin, il se lève, et me fixe un rendez-vous pour quatre heures de l'après-midi. (...)

Et je retourne l'après-midi chez le Mahatma. Je ne puis m'empêcher de croire qu'il me joue un peu la comédie de la simplicité. Il n'a qu'un pagne autour des reins, et affecte, pendant ma visite, de tourner lentement sa machine à tisser. C'est un homme maigre aux oreilles pointues, et qui porte lunettes. Il me répond très brièvement. Son idéal: revenir à l'Inde ancienne, extirper les abus qui s'y sont greffés au cours des siècles (mariage des enfants, castes fermées), encourager ce qu'il y a de démocratique dans cette tradition car l'Inde a possédé des républiques en même temps que des royaumes, chasser l'envahisseur. N'emprunter à

l'Europe que ses perfectionnements matériels. Beaucoup d'Indous le suivent et pensent comme lui. (...)

Comme je sors, un de ses collaborateurs – celui à qui j'avais demandé mon chemin, ce matin, m'attend sur la route. Il fait un bon bout de chemin avec moi, insistant sur le caractère religieux de l'œuvre de Gandhi. N'exploiter personne, pas même les animaux. Ne pas envoyer à la boucherie les vieilles vaches qui ne donnent plus de lait: les conserver, et les nourrir. Ne pas manger de chair. Sur ces principes s'est établie la communauté de Sabarmati. Il n'y avait là rien, il y a trente ans. Tous les pionniers se sont réunis sous l'égide du Maître. En politique aussi, ils veulent être idéalistes: plus de guerres, plus d'oppression. Et une Inde libre n'opprimera personne, ne haïra pas les étrangers.»

LE PROFESSEUR ET MAÎTRE DES LITTÉRATURES D'EXPRESSION FRANÇAISE

En 1932, Auguste Viatte n'obtient pas, pour des motifs d'ordre politique, le poste de professeur de littérature française qu'il brigait à l'Université de Berne. Dès lors, il s'ouvre des horizons plus vastes en enseignant la même discipline à l'Université Laval de Québec dès 1933. Puis, jusqu'à la guerre, il nourrit le projet d'obtenir une chaire d'enseignement dans une université européenne, de préférence en France, qui tient une place privilégiée dans son esprit et son cœur, après son mariage avec Marie-Louise Claro, d'une famille parisienne originaire de Cusance, dans le Doubs.

Mais les restrictions de la législation française sur les naturalisations, puis l'évolution menaçante de la situation internationale le poussent à préférer la stabilité et la sécurité de l'enseignement à Québec. Grâce aux études et activités qu'il y mène, l'Université Laval devient ainsi le centre du rayonnement intellectuel d'Auguste Viatte, qui s'emploie à tisser un réseau de liens étroits avec les milieux «parlant-français» des Amériques. Avec l'appui de M^{gr} Camille Roy, recteur de l'Université Laval, et grâce aux relais dont ils dispose au sein des *Equipes sociales* dirigées par Robert Garric à Paris, Auguste Viatte développe notamment une coopération avec les intellectuels catholiques et francophones en Haïti. Destinée à faire contrepoids à l'expansion d'une civilisation anglo-saxonne jugée trop matérialiste, la défense et illustration des littératures américaines d'expression française menée par le professeur Viatte vise aussi à renforcer la position des Canadiens francophones. Elle se concrétisera sur le plan éditorial par la publication d'une monumentale *Histoire*

littéraire de l'Amérique française, des origines à 1950, fruit de nombreuses années de recherches et d'observations.

Auguste Viatte développe également cet aspect de son œuvre lors de voyages aux Etats-Unis, chez les «Franco-Américains». En avril 1937, il se trouve dans le Massachussets pour préparer l'organisation d'un Congrès de la francophonie qui lui tient d'autant plus à cœur que l'image du Jura, terre romande au sein d'un canton de culture germanique, occupe souvent son esprit. Les conclusions de son *Xavier Stockmar vu de France*, qu'il évoque alors dans une lettre à sa mère, méritent d'être rappelées :

«...les Jurassiens doivent éviter le découragement. Leur sort n'est pas unique. Il est le lot de tous ceux qui, pour une raison quelconque, subissent la domination d'une majorité de langue étrangère. (...) La Province de Québec, naguère, a connu des tribulations bien plus graves. Ce n'étaient pas les Bernois, c'étaient les Anglais qui proscrivaient l'usage du français, qui rendaient l'enseignement impossible: et pourtant Québec a tenu: la Province groupe aujourd'hui un peuple de deux millions et demi d'habitants, maîtres chez eux, libres de parler leur langue et de garder leurs institutions, poussant de l'avant et constituant avec les majorités anglaises de l'Ouest la première nation bilingue d'Amérique. Il faudrait nommer aussi l'effort haïtien, l'effort louisianais, l'effort de tous ces pays d'Europe et d'outre-mer qui parlent notre langue et s'inspirent de notre idéal. «Le Jura, terre romande»: formule excellente, à la condition de lui donner tout son sens, et de ne pas réduire les terres romandes à celles qu'englobent les frontières suisses. Se tendre la main, de l'une à l'autre; organiser, indépendamment de toute politique, la défense du patrimoine spirituel qui les unit: telle devrait être la préoccupation de tous ceux qui, hors de France, sentent qu'ils doivent à la civilisation française le meilleur d'eux-mêmes, et qu'ils y ajoutent, chacun pour sa part, leur note neuve et personnelle»⁴.

LETTRE D'AUGUSTE VIATTE À SA MÈRE QUÉBEC, LE 1^{ER} AVRIL 1937

«Me voici de retour, et tout à fait enchanté des Franco-Américains. Cela fait plaisir de trouver des gens qui ont de la flamme, et je comprends l'enthousiasme de Gérard⁵ (...)

J'ai pris part à une réunion préparatoire du Congrès de la langue française, à Manchester même; j'ai visité Lowell, Nashua, et le Collège Rivier pour jeunes filles...; et ce début de voyage m'a donc montré surtout le clergé. – Le deuxième jour, à Woonsocket, ville à majorité française, j'ai été reçu par le maître de poste Antonio Prince, un

administrateur dont l'attitude et les manières me rappelaient assez Victor Henry⁶, – j'aurais cru entendre notre Préfet parler de sa lutte contre les Bernois, – et avec lui, je suis allé le soir à un cercle où lui-même, le chapeau un peu de travers, reprenait l'aspect d'un brave «habitant», et où se rencontraient en famille les braves Canadiens encore tout à fait semblables à ce qu'ils sont dans le Québec. (...)

Ainsi donc, à Woonsocket, j'ai vu le peuple. – A Fall River enfin, j'ai vu la bourgeoisie: un journaliste, un médecin, un avocat: c'est dans ce milieu que se pose le problème le plus délicat: entre le stade des immigrants et celui des classes vraiment cultivées, où l'on apprécie le français à sa juste valeur; les Canadiens passent par le stade intermédiaire du petit commerce, celui sur lequel la standardisation s'exerce le plus, et c'est alors que la jeunesse est tentée d'abandonner sa langue. Fall River aussi a vu des batailles acharnées, et c'est là qu'un curé irlandais imposé à une paroisse française s'est vu chassé par les dames à coups d'épingles à chapeau... – Enfin, j'ai terminé par Worcester et son collège des Assomptionnistes, où l'on rend un son de cloche plus pessimiste. Il est certain que je ne m'attendais pas à trouver le français aussi bien conservé, – mieux même, en certains endroits, que dans la Province de Québec; il est certain d'autre part que la lutte est de tous les jours, et que «l'ennemi», c'est le clergé irlandais avec son nationalisme linguistique; pour tous ces gens-là, le Congrès de la Langue française, au mois de juin, sera une chose capitale; ils s'y sont mis avec ardeur, et ils en attendent des directives très précises pour leur action. (...)

A mon retour, j'ai dit mes impressions à M^{gr} Camille Roy, qui était déjà au courant de mon voyage (ne l'avait-il pas annoncé à la radio!) et qui a été ravi de mon initiative; je sens que j'ai tout à fait sa confiance; il m'encourage beaucoup à poursuivre le travail sur les Français du Nouveau-Monde que j'ai entrepris... Lorsque j'en aurai le temps, je pense aussi envoyer au Pays un article sur ce Congrès de la Langue française, qui réalise sur le plan de ce continent le rassemblement des «parlant-français» que je préconisais à la fin de mon Xavier Stockmar; il faut que le Jura s'en occupe, cette cause est la sienne...»

LE CHRÉTIEN FACE AUX TOTALITARISMES

A la fin des années 1930, Auguste Viatte estime qu'il faut lutter contre le matérialisme, le confort, la routine, et tenter de revenir à la pu-

reté d'un catholicisme vécu intensément, qui puisse «produire toute sa sève, et féconder extraordinairement toute la vie». Enseignant à Québec, le professeur de Porrentruy n'en participe pas moins aux débats et conflits qui agitent alors les catholiques français autour de leur régime politique, de la question sociale et surtout des problèmes internationaux.⁷ Partisan d'une adaptation compréhensive du catholicisme aux changements historiques et à leur produit, la société moderne, Auguste Viatte approuve la démarche de remise en question profonde de l'Eglise face à la déchristianisation proposée par Henri Guillemin dans un fameux article de *La Vie intellectuelle* intitulé «Par notre faute».⁸ N'en partageant pas l'ensemble des développements – par tempérament et par respect de l'institution –, il en fera une critique constructive sous un titre révélateur : «Que l'Eglise est faite d'hommes».⁹ Modéré et conciliateur au sein de sa famille d'esprit, Auguste Viatte sait également prendre de fermes positions lorsque celle-ci est menacée par la droite catholique intransigente : il sera ainsi partie prenante, aux côtés de Pierre-Henri Simon et Jacques Maritain, dans l'effort fourni par des intellectuels laïcs en vue de prolonger l'existence de l'hebdomadaire *Sept*, vivement attaqué au cours de l'année 1937 par les milieux de *L'Action française* en regain d'audience à Rome.¹⁰

«Catholique d'abord», Auguste Viatte associe cette devise au destin de la France qu'il chérit et qu'il souhaite forte. C'est dans ce sens qu'il craint les dissensions intérieures, les difficultés économiques, et la «socialisation lente qui pourrait être néfaste» à ce pays sous le gouvernement du Front populaire. Critique, il reconnaît cependant le travail positif du cabinet Blum dans plusieurs domaines. Mais c'est surtout par rapport à l'évolution de la situation internationale qu'Auguste Viatte déplore la passivité de la France et l'esprit de défaitisme qui s'y installe. Les événements de la guerre d'Espagne lui font craindre un triomphe des dictatures accourues au secours de Franco : redoutant plus l'Internationale fasciste que le bolchévisme,¹¹ il souhaite que les catholiques ne se compromettent pas avec la camp de Franco, et va jusqu'à espérer «quelques petites victoires des gouvernementaux» propices à terminer la guerre. Ces positions courageuses d'Auguste Viatte, proches de celles de Mauriac, Maritain ou Bernanos, vont se renforcer au fur et à mesure que la pression des Etats totalitaires se fait plus menaçante, en Europe et en Extrême-Orient. Contrairement à un grand nombre d'intellectuels catholiques, il se montre ainsi totalement sourd aux sirènes de la propagande fasciste diffusée par l'Italie de Mussolini. A la veille de l'Anschluss, les confidences qu'il livre à sa mère prennent un ton particulièrement pessimiste. L'analyse immédiate qu'il fait des Accords de Munich reflète également la lucidité et la justesse des appréciations portées sur les coups de force répétés du régime nazi par ce chrétien partisan de la fermeté des démocraties.

LETTRE D'AUGUSTE VIATTE À SA MÈRE.
QUÉBEC, LE 2 FÉVRIER 1938

« Cette semaine encore je dois t'écrire avant d'avoir reçu ta lettre. Celle de la semaine dernière me disait ton émotion au moment de la crise ministérielle française,¹² que nous avons suivie d'ici non sans inquiétude, car il est évident qu'un cabinet Blum ou qu'une participation communiste au gouvernement eût été de la folie. Mais la suite a montré que Blum lui-même ne tenait guère à revenir au pouvoir. Pour moi, la seule chose qui me fait peur en France, c'est cette espèce de défaitisme, cette « maladie morale » dont parle Chautemps, cette absence de confiance dans la destinée du pays, cet état d'esprit qui fait tout voir sous l'angle de la politique intérieure et qui réduit les choses à un conflit d'intérêts particuliers. (...)

Mais ce qui est grave, c'est que l'ennemi observe cela et en tire partie. L'ennemi, en ce moment, c'est peut-être l'Allemagne, c'est surtout l'Italie, et aussi un peu, malgré tout, l'Espagne du général Franco: il y a là une propagande coordonnée, qui se partage les divers champs d'action, l'Italie choisissant les pays catholiques qui se méfieraient de l'Allemagne, et qui malheureusement trouvent des alliés en France même; je la rencontre partout en Amérique, où elle n'hésite pas à mentir effrontément; ailleurs, elle se contente d'exploiter le cauchemar bolchéviste, et sous cette forme elle empoisonne l'Europe centrale, la Suisse, jusqu'aux journaux de Porrentruy. Je tremble que demain elle ne mette la main sur l'Eglise catholique, une fois Pie XI disparu, et je me représente l'assaut qu'elle donnera au Vatican pour le choix de son successeur...

Il serait grand temps de réagir, d'abord en cessant de céder sur tous les points et de montrer qu'on a peur de la guerre, ensuite, à l'intérieur, en parlant fermement aux agitateurs d'extrême-gauche, et en se montrant impitoyable envers les traîtres de l'extrême-droite, qui semblent être allés beaucoup plus loin et pour lesquels on trouve mille excuses... Car ce qui est à craindre, ce n'est pas la guerre, au besoin Hitler retiendrait Mussolini; c'est que, sans guerre, à force de chantage, l'Allemagne, l'Italie et le Japon se partagent le monde; et ils le feront sans coup férir si les petits pays ne sentent plus derrière eux, pour les protéger, une France consciente de sa mission. On a déjà laissé détruire l'Extrême-Orient. Et quant à l'Espagne, que fera-t-on si l'Italie fausse encore une fois la marche de la guerre, et l'empêche d'aboutir à son issue normale, la seule désirable, la paix par lassitude et par élimination des extrémistes dans les deux camps? »

LETTRE D'AUGUSTE VIATTE À SA MÈRE.
QUÉBEC, LE 30 SEPTEMBRE 1938

«Nous voici bientôt à la fin de cette semaine qui nous a tant secoués, nous plaçant un jour à la veille de la guerre, nous faisant craindre le lendemain une capitulation sans honneur: aux dernières nouvelles, nous en sommes encore menacés, si même ce n'est fait; et nous évitons ainsi peut-être une catastrophe sanglante mais pour combien de temps? à quel prix? et avec quelles garanties pour l'avenir? Est-ce que nous n'avons pas manqué la suprême occasion de mener contre l'Allemagne une guerre victorieuse avec l'unanimité intérieure et internationale qui s'était réalisée ces derniers jours? Son recul d'hier semblait indiquer qu'elle se sentait peu sûre d'elle-même, abandonnée de tous ses alliés, en face d'une coalition formidable; ce n'était pas le moment de lui faire de nouvelles concessions. Que décideront les Tchèques? Se laisseront-ils dépouiller sans coup férir de leurs défenses stratégiques? Et comme on a manœuvré maladroitement à l'égard des Hongrois et des Polonais! J'ai bien peur que la crise ne recommence d'ici peu, par un coup de force qui nous prenne à l'improviste, cette fois, et isolément... – Je lis Mein Kampf en ce moment, dans l'édition complète, interdite en France par Hitler, que l'Université est parvenue à se procurer; toute l'histoire de l'hitlérisme, les méthodes mêmes de sa propagande, s'y trouvent définies à l'avance; et vraiment après cette lecture on ne peut plus souhaiter qu'une chose: l'effondrement le plus rapide possible de ce système qui sans cela pèsera sur le reste de notre vie et sur celle de nos enfants.» (...)

Claude Hauser (Porrentruy) est assistant en histoire à l'Université de Fribourg.

NOTES :

¹Merci à Jean-Claude Viatte, dont l'amabilité et la disponibilité ont permis la réalisation de ce texte dédié à la mémoire de son père.

²*La Chine, Le Japon et la justice internationale* paru aux Editions du Cerf à Paris en 1938. *L'Extrême-Orient et nous*. Montréal, Editions de l'Arbre, 1942.

³Compte rendu de l'ouvrage de Pham Van Ky, «Perdre la demeure» paru dans *Culture française*, N° 1, 1962, p.38.

⁴*Xavier Stockmar vu de France*. Porrentruy, Imprimerie du Jura, 1935, pp. 35-36.

⁵Gérard est le frère d'Auguste Viatte. Oratorien rattaché à la communauté de Saint-Séverin, doué d'une curiosité intellectuelle illimitée, il fut professeur de philosophie des Sciences aux Facultés catholiques de Toulouse et chargé de recherche en biologie au Centre national de la recherche scientifique. Il publia entre autres un livre sur l'œcuménisme et un autre traitant de Morale et biopsychologie. Homme de cœur et de foi à la spiritualité ouverte, il vécut son ministère en pratiquant autour de lui une «charité personnalisée». Robert CORNEVIN : *Mélanges Auguste Viatte*, p. 9 et *Communauté chrétienne, Saint-Séverin-Saint-Nicolas*, 16 février 1967.

⁶Préfet du district de Porrentruy de 1930 à 1954.

⁷Voir René REMOND : *Les catholiques dans la France des années trente*. Paris, Ed. Cana, 1979, pp. 11-14.

⁸*La Vie intellectuelle*, 10 septembre 1937. Pour une compréhension globale du retentissement de cet article, voir René REMOND : op.cit., pp. 232-238.

⁹Lettre d'A. Viatte à sa mère, 8.10.1937.

¹⁰Voir l'ouvrage d'Aline COUTROT : *Sept. Un journal, un combat (mars 1934-1937)*. Paris, Ed. Cana, 1982.

¹¹Lecteur à Québec du journal *Le Jura*, il relève ainsi avec dépit, dans une lettre à sa mère, les positions franquistes de la presse de Porrentruy – semblables à celles de la majorité de la presse catholique en Suisse romande – durant le conflit espagnol. A ce sujet, voir l'article d'Hervé de Weck : «Comment le journal *Le Jura* voit les républicains espagnols entre 1936 et 1939» dans les *Actes de la Société jurassienne d'Emulation* de 1991, pp. 157-178, et le mémoire de licence de Mario IMPERATORI : *Catholiques face au totalitarisme. Une partie de la presse catholique romande face au communisme et au national-socialisme (1936-1941)*. Fribourg, 1985.

¹²Il s'agit de la crise ministérielle de janvier 1938, qui fait éclater le gouvernement dirigé par la radical Camille Chautemps suite aux tensions entre socialistes et radicaux. La situation économique est difficile, et les grèves se succèdent en France depuis l'automne 1937.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie des œuvres d'Auguste Viatte présentée ici ne prétend pas à l'exhaustivité : ce travail considérable reste à effectuer. Le choix opéré parmi les publications majeures du professeur et homme de lettres bruntrutain vise plutôt à indiquer les grandes orientations d'une œuvre marquante dans l'histoire des littératures de langue française au cours du XX^e siècle.

Les interprétations du catholicisme chez les romantiques. Paris, de Boccard, 1922.

Les sources occultes du romantisme. Illuminisme - Théosophie. 1770-1820. Paris, Honoré Champion, 1928. (2 vol.)

Un ami de Ballanche : Claude-Julien Bredin. Sa correspondance. Paris, de Boccard, 1928.

Xavier Stockmar vu de France. Porrentruy, Le Jura, 1932.

L'Extrême-Orient et nous. Montréal, Editions de l'Arbre, 1942.

Victor Hugo et les illuminés de son temps. Montréal, Editions de l'Arbre, 1942.

Devant la crise mondiale. Manifeste de catholiques européens séjournant en Amérique. New York, Editions de la Maison française, 1942. (co-rédaction)

Histoire de la Congrégation de Jésus-Marie. Québec, Collège Jésus-Marie de Sillery, 1952.

La culture française dans le monde moderne. Zurich, Editions Polygraphiques, 1953.

Histoire littéraire de l'Amérique française, des origines à 1950. Québec, Presses universitaires de Laval, 1954.

«La littérature d'expression française hors de la France métropolitaine» in : *Histoire des littératures* (Encyclopédie de la Pléiade, tome III). Paris, Gallimard, 1958.

«Littérature canadienne-française», «Littérature haïtienne» in : *Histoire générale des littératures* (tome III). Paris, Quillet, 1961.

Les Etats-Unis. La vie américaine. Paris, Flammarion, 1962.

- «Jura et culture française» in: *Le Jura des Jurassiens*. Lausanne, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1963.
- La place de la littérature romande dans les lettres françaises*. Zurich, Editions Polygraphiques, 1968.
- La Francophonie*. Paris, Larousse, 1969.
- Anthologie littéraire de l'Amérique francophone*. Sherbrooke, CELEF, 1971.
- Histoire comparée des littératures francophones*. Paris, Nathan, 1980.
- Dictionnaire général de la francophonie* (en collab. avec J.-Jacques Luthi et G. Zananiri). Paris, Ed. Letouzey et Ané, 1986.

INTRODUCTION

Les brins de fil d'Ariane permettant de retrouver le chemin sont souvent embrouillés et coupés. Il faut se laisser guider par l'instinct, le sentiment et de la chance. C'est la raison de l'importance de ces quelques regards d'histoire de famille, avec leurs hypothèses et leurs questions.

Que savons-nous des Froidevaux ?

Le nom de cette famille apparaît au XI^e siècle dans le village de Froidevaux, près de Sèverin, dans le Jura. Le nom est attesté dans la bulle du pape Innocent III, par laquelle le pape confirme la chartre de la chartre collégiale de Saint-Ursanne. Le nom de cette famille apparaît dans cet écart s'établissant par le mariage de Margarete von Kallenberg (1495). Au cours des siècles suivants, les Froidevaux font partie de la bourgeoisie aux Franches-Montagnes et dans les régions de Doubs.

Il faut rappeler que le Doubs connaît au XVIII^e et XIX^e siècles un certain développement industriel, grâce surtout à la découverte de nouvelles méthodes utilisant la force motrice de l'eau. Les verreries de Doubs utilisent les forces des forêts. Parmi les Paupes, les Pignatelli, les Ruffinetti, les Verrier, les Delachaux, etc., il y a aussi des Froidevaux venus des environs de Doubs. Le livre de Guy-Jean Michel sur *Les verreries et verreries de Franche-Comté au XVIII^e siècle* a relevé avec beaucoup de précision le nom de Marie-Anne Froidevaux du Cerneux-Jolly, qui épousa en 1745 le marchand verrier P. Dechasai, un Savoyard, et qui vécut dans la verrerie de Blancheroche.

Rappelons également que, le 17 septembre 1815, un grand nombre de familles des Franches-Montagnes émigra vers le port de Fribourg (du Nord) sur Jean-Baptiste Froidevaux, 25 ans, et leurs enfants héritiers. Il y avait également un fils et une fille de 10 ans. Une piste à suivre?

